

## LE RAYON ROUGE

---

Immobile, le chat m'adressait un curieux regard dubitatif. C'était un vieux mâle au pelage strié roux et blanc, un raminagrobis en fin de carrière dont l'allure générale prouvait implacablement que les beaux jours étaient à jamais derrière lui. Je venais de lui indiquer d'un geste impérieux le plus court chemin pour quitter le toit... et il semblait pourtant qu'il ne pouvait se résoudre à renoncer à la routine que j'avais pour un temps perturbée. Son corps était orienté vers la passerelle menant à l'immeuble voisin, mais sa tête, dans une orthogonalité parfaite, demeurait tournée vers moi, les yeux perplexes me fixant sans ciller. Il fallut le double claquement flamenco de mes pieds sur le zinc tiède pour qu'il consente enfin à dignement s'éloigner et disparaître de ma vue, sa queue dressée m'adressant en un lent va-et-vient l'ultime témoignage de sa désapprobation.

Ma présence sur ce toit prenait sa source d'une rencontre ayant eu lieu une vingtaine d'années plus tôt, à l'aube du *Miracolo economico italiano*.

À l'époque, je résidais dans un modeste meublé, au quatrième et dernier étage d'un immeuble décrépi de la via Leopoldo Traversi. Cela faisait un an et demi que je m'étais installé à Florence, non loin de la faculté.

Les premiers temps, la perspective de quitter ma ville d'origine pour entreprendre mon cursus m'avait enchanté. Mon père, représentant de commerce, était décédé dans un accident de voiture lorsque j'avais quatre ans. Mes parents m'ayant eu sur le tard, ma mère, une fois veuve, n'avait eu à travailler qu'une quinzaine d'années dans la mercerie où elle était employée avant de prendre sa retraite. Avec la même circonspection envers l'avenir que les paysans de son Ombrie natale, elle avait converti en placements sûrs une partie des fonds versés par la compagnie d'assurance à la mort de mon père. Ainsi, j'avais pu disposer en temps utile d'un capital financier certes limité, mais tout de même suffisant pour suivre des études supérieures.

Mon statut d'enfant unique, mon adolescence plutôt solitaire, la compagnie d'une mère aimante, mais au sourire trop rare, tout cela n'avait pas vraiment permis un grand épanouissement personnel. J'étais introverti et timide, non par nature, mais bien plutôt parce que l'avis des autres me semblait toujours supérieur au mien, j'étais convaincu de leur apporter trop peu pour oser vraiment me lier.

Les livres étaient mes meilleurs compagnons. Ils m'apportaient cette part de rêve dont tout être doit avoir sa part, ils m'invitaient à croire que l'avenir ne pouvait être que plus grand, plus chatoyant, plus digne d'être vécu.

Jusqu'alors, mon parcours scolaire n'avait soulevé aucune fierté particulière chez mes professeurs, ni non plus chez moi, dois-je ajouter. Je n'étais ni brillant ni obtus, juste doté d'une bonne mémoire et d'une assez grande capacité de travail. J'avais choisi le droit – ou n'était-ce pas plutôt le droit qui m'avait choisi ? –, sans avoir d'ailleurs d'idées préconçues quant à la profession où il me mènerait.

La découverte de Florence – je n'y avais jamais mis les pieds malgré la quarantaine de kilomètres à peine qui la séparait de Pistoia, ma mère n'ayant jamais voulu, pour d'obscures raisons, que nous nous y rendions – m'avait ravi et insufflé un sentiment d'exaltation mêlé de ce qui se rapprochait d'une sensation de vertige : il y avait tant d'inconnu à circonscrire, tant de promesses de grandeur à ne pas trahir !..

Au fil des semaines, puis des mois, mon ardeur était cependant peu à peu retombée...

J'avais réalisé avec une certaine angoisse que j'étais en train de parcourir le même sillon glaiseux que celui suivi depuis mon adolescence : de nouveau la ville où je vivais ne me surprenait plus, de nouveau mes études étaient suivies sans passion, de nouveau mes amis étaient

rare et ne méritaient d'ailleurs même pas le nom « d'amis », car ils étaient tout au plus des condisciples que je côtoyais sans qu'aucun ne me donne envie de le connaître plus intimement.

Quant aux femmes, j'avais – depuis toujours me semblait-il – une forte attirance, et même une fascination pour elles. Seul le manque de confiance en moi avait empêché que je puisse établir une relation autre que platonique. Mon physique n'avait pourtant rien de désagréable : j'étais un jeune homme brun de stature moyenne, svelte, avec un visage aux traits réguliers et des yeux d'un bleu sombre qui faisaient la fierté de ma mère.

Cependant, quelques mois après mon arrivée à Florence, j'avais enfin pu connaître l'amour physique. Cela n'avait eu lieu qu'une seule fois, avec une Florentine délurée, étudiante en littérature comparée que je ne connaissais qu'à peine, et cela dans des circonstances qui ne valent même pas d'être contées. J'en avais surtout retiré une sorte d'étonnement songeur saupoudré d'un zeste d'indignation : le désir de la demoiselle et le mien avaient certes été assouvis, cela avait été très agréable, mais étaient-ce là l'Amour, la passion, la vie ?

Et ce chemin médiocre que je semblais de nouveau suivre après mon entrée feutrée dans l'âge adulte, allais-je le suivre encore et toujours à l'avenir ? Jusqu'à la toute fin ?

Ces interrogations et ces doutes accroissaient ma morosité. Celle-ci alimentait alors d'autant mon manque de popularité auprès des autres étudiants. Du coup, cet isolement augmentait en proportion mes incertitudes. Ainsi, un badin serpent aux froids yeux d'émeraude se mordait goulûment la queue et ne faisait d'évidence rien pour la recracher.

La propriétaire de l'immeuble était Madame Ristorcelli, une veuve septuagénaire dont l'appartement occupait tout le premier étage. Elle m'aimait bien, pas tant d'ailleurs de par mes vertus, mais plutôt parce que j'étais typiquement à ses yeux le genre de locataire qui ne faisait pas d'histoires.

Un matin, en la croisant dans le vestibule où elle astiquait avec une application frisant la dévotion l'encadrement de cuivre du grand miroir en pied, elle me glissa après nos salutations quotidiennes que j'allais avoir un nouveau voisin de palier. « Une nouvelle voisine, en fait... » corrigea-t-elle.

Cette annonce me surprit : parmi les six locataires, nous étions cinq étudiants ; le seul à ne pas l'être était précisément mon vis-à-vis, un maçon des Pouilles taciturne et discret avec qui je n'avais échangé que quelques rares banalités, un célibataire entre deux âges qui habitait ici depuis une quinzaine d'années et dont rien ne laissait présager un départ soudain.

« Le pauvre, ajouta-t-elle, son employeur a fait faillite, alors il préfère retourner à Bari... Mais il m'a recommandé l'une de ses cousines qui veut quitter les Pouilles et s'installer à Florence. Je ne connais pas cette femme, mais puisque Monsieur Morzatti s'en porte garant... je suis sûre que notre petite maison l'accueillera avec plaisir... »

Par la suite, je ne sus jamais à quel moment exactement mon discret voisin quitta définitivement son meublé. J'ignorai tout autant la date précise d'emménagement de sa remplaçante.

Un jour, alors que je finissais de gravir l'escalier, ce fut une voix qui me fit m'arrêter, saisi, devant la porte de ma voisine : c'était le chant d'une femme entre jeunesse et maturité, c'était l'expression captivante d'une mélancolie toute de tension et d'attente. De plus, les paroles ne m'étaient pas compréhensibles : ce devait être quelque patois du sud de l'Italie, mélange curieusement attirant d'inflexions douces et de séquences plus rudes.

Je me tenais donc là, nouvel Ulysse envoûté par le chant d'une invisible Sirène, lorsque la voix s'interrompit d'un coup. Le tapotement de quelques pas de trotte-menu trop rapides pour avoir le temps d'esquisser une retraite vers mon appartement... et la porte s'ouvrit à la volée.

« Ah, c'est donc toi ! » me lança l'inconnue dont je n'eus que le temps de me représenter l'ébauche – une taille plutôt petite, une silhouette mince, des cheveux mi-longs noirs et bouclés,

des yeux sombres et brillants – avant qu'elle ne m'agrippe par un bras et ne me tire dans son antre tout en me lançant : « Mais rentre, rentre donc, espèce d'empoté ! »

Un instant plus tard, je me retrouvai assis au fond d'un canapé en rotin, n'ayant pu encore placer un mot, fixant stupidement des yeux l'accès à la cuisine par lequel mon impétueuse hôtesse venait de disparaître. À peu de chose près, Jonas avait dû éprouver le même ébahissement lorsqu'il avait enfin pu se mettre sur son séant, juste après avoir été englouti par sa baleine. J'eus à peine le temps d'enregistrer d'un coup d'œil circulaire le décor où je venais d'être plongé – aux murs une demi-douzaine de tableaux de femmes nues, dans le style de Rubens, un lampadaire de bronze à la patine vert-de-gris, une table basse en bois noirci couverte de revues, dans un coin un mannequin féminin revêtu d'une guêpière et de bas rouge sang, et enfin, pendant du plafond, un étonnant mobile à la Calder constitué de trois pigeons respectivement blanc, gris et marron, dont je n'eus pas le loisir de m'assurer s'ils étaient empaillés ou en toc. Déjà ma ravisseuse revenait dans la pièce, porteuse d'un minuscule plateau de cuivre où trônaient deux verres grands comme une noix emplis par ce qui semblait être une liqueur laiteuse. Elle le posa sur la table basse, fit glisser cette dernière sur le lino usé pour la placer plus près de moi et d'un seul mouvement fluide s'assit par terre de l'autre côté.

« Je suis Roselia », annonça-t-elle gravement en préambule. « Et toi, tu es Flavio ! » poursuivit-elle d'un ton de joyeuse évidence. Elle me tendit entre deux doigts l'un des verres et tout en prenant le second de l'autre main m'exhorta : « Bois. Ne cherche pas à savoir ce que c'est. Moi-même, je n'en suis pas sûre... »

Regards entrecroisés, nous bûmes en une seule seconde partagée le breuvage opalin. Curieusement, je ne discernai aucun goût... juste une consistance un peu épaisse et une douce chaleur ophidienne qui se coula derechef jusqu'à mon estomac.

Nous reposâmes chacun notre verre vide sur le plateau et prîmes le temps de nous observer. Il est d'ordinaire inconvenant de scruter avec attention une personne que vous ne connaissez pas... mais d'une part, Roselia elle-même m'observait avec minutie – je m'en apercevais aux mouvements de ses yeux – et d'autre part émanait de sa personne une sorte de sérénité, de naturelle simplicité qui faisait que rien de choquant pour les conventions ne semblait pouvoir trouver place auprès d'elle.

À son image, je profitai moi aussi de l'instant pour mieux l'étudier. Il me semblait qu'elle devait de quelques années avoir dépassé la trentaine. Elle était vêtue d'une longue robe de gitane en percale rouge et grise brodée de minuscules perles blanches. Un corsage en partie dissimulé sous les plis d'une écharpe de soie négligemment nouée sur la poitrine menue tranchait par sa blancheur sur la peau pain d'épice. Son visage était un peu trop large, ses yeux noirs un peu trop écartés. Puis le front haut, les oreilles délicatement ourlées, le nez fin, le petit menton bien dessiné et le cou gracile presque douloureusement attirant... tout cela je l'enregistrai en une poignée de délicieuses secondes.

« Tu vas me tutoyer, déclara-t-elle en rompant le silence. Je sens bien que sinon, si je te laisse l'initiative, tu vas me vouvoyer... Ton "vous" va être semblable à ces housses jamais enlevées sur les canapés des petits bourgeois étriqués. Ou à celles que l'on met dans l'appartement déserté des morts, ajouta-t-elle, soudainement grave. Et toi, tu es bien vivant, je crois ?.. » s'enquit-elle avec un soupçon d'ironie dans la voix.

Même en cherchant au plus profond, je ne pus trouver les mots pour lui répondre. Ce fut elle qui les puisa pour moi : « Pas si sûr. Pas encore... »

Elle me contempla songeusement, les mains croisées sur les genoux, les jambes serrées avec ses pieds nus bien à plat sur le sol ; sa tête était curieusement un peu trop penchée vers l'arrière, comme si elle voulait contempler dans son entièreté quelque chose de plus grand que moi.

*À suivre...*